

---

# *Le contrôle de la véracité des ouvrages traitant de la guerre*

## *Approche au plus près de la “Vérité historique”*

### *“Témoins” <sup>(1)</sup>, essai d’analyse et de critique des souvenirs de combattants par J. N. Cru <sup>(2)</sup>*

Beaucoup de livres sur la Guerre de 1914-1918 ont été écrits, beaucoup d’autres le seront, car des témoignages (courriers, carnets de route, journaux de guerre) dorment encore dans des boîtes à chaussures, au fond des tiroirs de vieux bahuts “Henri II”, ou noyés dans des malles au fond d’obscurs greniers.

On peut regretter que depuis bientôt un siècle un nombre important de ces pièces historiques aient disparu à jamais, victimes de successions, de ventes d’immeubles, de l’ignorance et du manque d’intérêt à leur égard de leurs propriétaires.

Espérons que le centenaire en 2014 de ce génocide humain, fera sortir de leurs cachettes les derniers témoignages inconnus, pour que l’Histoire en soit enrichie.

Les premiers ouvrages traitant de la Guerre de 1914-1918 portés à la connaissance du public, le furent dès le début du conflit, au cours de l’année 1915. Les auteurs en étaient les acteurs du front, le plus souvent des officiers,

des intellectuels, lettrés, normaliens, etc. Le premier qui parut fut celui de Maurice Gauchez en mars 1915, *De la Meuse à l’Yser. Ce que j’ai vu*.

Vinrent ensuite des romans écrits par des romanciers célèbres : *Le Feu*, d’Henri Barbusse, les ouvrages de Maurice Genevois, *Les croix de bois* de Roland Dorgelès. D’autres romanciers publièrent également : Duhamel (1917), Géraldy (1916), Maurois (1918), etc. Plusieurs de ces récits furent couronnés et obtinrent le Prix Goncourt, le premier : *Gaspard* de René Benjamin (3) en 1915, *L’appel du sol* d’Adrien Bertrand (4) en 1916, *Le Feu* d’Henri Barbusse en 1917. En cette période de guerre, ces récits épiques qui flattaient le nationalisme des gens de l’arrière et l’héroïsme des combattants, eurent un succès de librairie conséquent, même si la vérité des événements vécus sur le champ de bataille n’était pas toujours respectée pour certains d’entre eux.

Une frange de lecteurs, acteurs eux-mêmes de la vie du front remarqua bien ces quelques erreurs, sans s’of-

---

1. Paru en août 1929 ce livre de 735 pages a pour titre complet : *Témoins, essai d’analyse et de critique des souvenirs de combattants édités en français de 1915 à 1928*. Plusieurs fois réédité, la dernière édition du livre est de 2006 avec une préface de Frédéric Rousseau.

2. Jean Norton Cru (1879-1949) est né à La Bâtie d’Andaure en Ardèche, de Jean-Pierre, originaire des Reys de Saulce dans la Drôme, et de Catherine Norton d’origine anglaise. Aîné de six enfants, quatre garçons et deux filles, il fit ses études au lycée de Tournon puis fut professeur à Aubenas où il épousa Rose Souquet. Il partira aux Etats-Unis et enseignera la littérature au collège de Williamstown. Mobilisé en 1914 il reviendra en France pour rejoindre le 240<sup>ème</sup> R.I., régiment de réserve du 40<sup>ème</sup> R.I. de Nîmes. Après vingt-huit mois sur le front, en 1917, il enseigne l’anglais à l’école des Interprètes de Bresles. En 1918 il repartira aux Etats-Unis pour y tenir des conférences sur le conflit. Outre *Témoins*, paru en 1929, il publiera d’autres ouvrages sur la guerre : *Du témoignage* en 1930, *Lettres du front et d’Amérique (1915-1919)* en 1932.

Voir aussi *Cahier de Mémoire d’Ardèche et Temps Présent* n°96 “Ardéchois loin de leur terre natale”.

3. René Benjamin, né à Paris en 1885, est un romancier qui avait publié trois œuvres avant 1914. *Gaspard*, paru en 1915 et qui obtient le “Goncourt” la même année, est un succès qui sera réédité 168 fois et qui se classera en troisième position derrière *Le Feu* et *Les croix de bois*.

4. Adrien Bertrand, né à Nyons le 4 août 1888. Début 1914, il combat en Alsace-Lorraine. Grièvement blessé en novembre 1914, il écrit sur son lit d’hôpital *L’appel du sol* qui obtient le Goncourt 1916. Il décédera des suites de ses blessures le 17 novembre 1917 et reste à ce jour le seul titulaire drômois ayant obtenu cette récompense littéraire. Voir *Je suis mouton comme les autres*, Editions Peuple Libre et Notre Temps.

fusquer que les auteurs puissent avoir des succès de librairie. Mais d'autres combattants interprétèrent ces succès littéraires, sources aussi de profits, au même compte que celui des profiteurs de guerre, car certains auteurs avaient peu de présence au front et l'un d'entre eux, Prix Goncourt, n'y avait jamais mis le pied ; un autre, également Prix Goncourt, écrivit sur son lit d'hôpital la plus grande partie de son roman qui faisait une large place à l'imagination.

Paul Fiolle, un de ces combattants offusqués ne se gêna pas pour l'écrire dans son roman *La Marsouille* paru en septembre 1917, "*Vous ne savez pas ? Soit ! Eh bien taisez vous, taisez vous donc !*".

Nous reviendrons plus loin sur cet aspect de la guerre, "*les profiteurs de guerre*", que Marcel Pagnol appellera "*les marchands de gloire*".

Un intellectuel, Jean Norton Cru, professeur aux Etats-Unis, Ardéchois de naissance, de confession protestante, entreprit après la guerre, avec toute l'honnêteté et la rigueur de sa conscience, une tâche immense qui était de contrôler l'exactitude des faits cités dans les divers ouvrages, au titre de la vérité historique, pour faire le tri entre celle-ci et l'imagination romancière. Tâche immense, nous l'avons dit, qui ne s'achèvera qu'en 1929 avec la publication de *Témoins*, gros ouvrage recensant pas moins de trois cents volumes de deux cent cinquante-deux auteurs, œuvres publiées à Paris, par une majorité d'intellectuels de tout bord : officiers (trente-cinq), écrivains (vingt-cinq), professeurs (vingt-trois), membres du clergé (seize), avocats (quatorze), publicistes (treize), journalistes (treize), médecins (onze), etc.

Il se trouve parmi ces deux cent cinquante-deux auteurs un seul poilu issu des couches populaires, Henri Volatier (5), fils de paysans, d'abord berger puis garçon-boucher, de cette classe qui a le plus donné de ses hommes aux tranchées de première ligne : les agriculteurs, cultivateurs, ouvriers agricoles, qui dans l'Ardèche représentent plus de 70% des 14 000 morts et disparus. Certains de ces Poilus ruraux ont laissé des carnets de route, des journaux, des lettres, mais rares ont été les publications provinciales dans les années de l'entre-deux-guerres, et pour qu'elles figurent au panel de notre censeur aurait-il fallu qu'elles soient publiées à Paris. Aujourd'hui, grâce à des associations, ces témoignages populaires sont publiés et montrent (surtout les lettres), la spontanéité, la sincérité, la vérité du moment vécu, ce que recherchait d'abord J.N. Cru dans l'étude des trois cents publications.

Pour juger de la méthode d'analyse, J.N. Cru nous donne sa méthodologie qui repose sur la genèse du projet (la vérité historique), la nature du livre par son contenu : récits de combattants, de toutes les unités et concernant toutes les spécialités, récits publiés en français, en volumes, édités à Paris, sauf ceux de la guerre sur mer. Il décrit l'objectif de son livre : au-delà de l'analyse des œuvres, il "*a pour but de faire un faisceau de témoignages des combattants sur la guerre, de leur impartir la force et l'influence... par le groupement des voix du front, les seules autorisées à parler de la guerre, non pas comme un art, mais comme un phénomène humain*". Il adresse

son livre au public ; à tous ceux qui veulent se faire une idée de la guerre telle qu'elle a été, et en particulier aux historiens.

Il veut battre en brèche les idées fausses (à son sens) sur la guerre : la lutte, le courage, la peur, la baïonnette, les monceaux de morts, les flots de sang, les erreurs diverses, les légendes héroïques, telle celle que le poilu préférerait l'attaque à la défense, ou celle de la tranchée des baïonnettes. Noble tâche d'historien !

Il classe les œuvres en cinq groupes :

1, Le carnet intime, de notes ou de route et le journal de campagne.

2, Les souvenirs, journaux de guerre écrits après le conflit.

3, Les réflexions (pensées, philosophie de la guerre).

4, Les lettres, courrier aux proches.

5, Les romans.

Pour mener à bien la critique des documents, Cru va s'appuyer sur la biographie de l'auteur et sur son cursus militaire, ce dernier lui en apprenant beaucoup sur les incohérences de certains récits et sur la part de l'imagination. Il donnera pour chaque œuvre une description bibliographique, et en *addenda* onze tableaux de classements des ouvrages, en fonction de divers critères.

Le résultat de son analyse qui portera aussi sur le style littéraire comprendra d'une demi page à plusieurs, ce qui ne veut pas dire que ces dernières comporteront plus de mansuétude, ce serait plutôt le contraire en ce qui concerne *Le feu* d'Henri Barbusse, *Gaspard* de René Benjamin et *Les croix de bois* de Roland Dorgelès, trois succès de librairie, et pour les deux premiers Prix Goncourt, qu'il "*éreintera*" pour employer le mot utilisé par ses opposants. Il a noté sur ces trois auteurs que l'un n'a jamais connu le front et que les deux autres n'y ont fait qu'une brève apparition, d'où quelques erreurs de lieux, de dates et de détails dans leurs romans, tenant plus de l'imagination que de la vérité pour notre censeur. Cela est effectivement vrai pour Benjamin et Barbusse, mais ne l'est pas pour Dorgelès. A notre très humble avis, le professeur Jean Norton Cru a commis l'erreur de vouloir noter les ouvrages, en les distribuant dans six classes, ce qui était évidemment moins vexant pour les derniers car regroupés dans la classe VI (note nulle) où figurent dix-neuf impétrants dont Henri de Montherlant.

- Classe V (note : faible ), 53 auteurs dont Paul Géraudy, Jean Paulhan, René Benjamin (Goncourt) et Adrien Bertrand (Goncourt).

- Classe IV (note : médiocre), 67 auteurs dont Henri Barbusse (Goncourt) et Jean Giraudoux.

- Classe III (note : assez bonne), 51 auteurs dont Paul Voivenel.

- Classe II (note : bonne), 34 auteurs dont Marc Boasson (6), Jean Pottecher, Léon Werth.

- Classe I (note : excellente), 29 auteurs dont Maurice Genevois, Charles Delvert, Jean Galtier-Boissière.

Il ne fait pas de doute que c'est ce classement qui a déclenché la polémique mais, sans classement, le livre aurait-il eu la même portée, et la thèse de la vérité historique aurait-elle été reconnue à sa juste valeur ?

---

5. Henri Volatier est né en Saône-et-Loire le 8 mars 1895 dans une famille paysanne où il est l'aîné de dix enfants. Il fut berger puis garçon boucher. Chasseur alpin, il fut blessé dans les Vosges le 21 juin 1915 puis renvoyé au front où il perdit la vie au Vieil-Armand, toujours dans les Vosges, le 4 mai 1916. Ses lettres étaient adressées à son amie de cœur.

6. Sur le catalogue d'un bouquiniste, un exemplaire de *Au soir d'un monde* est apparu à la vente cet été 2008 au prix dérisoire de 60 €. Ce recueil de lettres de Marc Boasson jouit d'une critique très favorable de Norton Cru et figure dans la classe II. Désirant nous le procurer nous appelâmes aussitôt le vendeur qui nous répondit que nous étions le 60ème à nous manifester comme acheteur... frustré et déçu.

On peut imaginer à la suite de ce palmarès, où les têtes couronnées se retrouvent presque au fond de la classe, la réaction violente de ces mal notés que soutient une foule d'admirateurs. Une bataille rangée, intellectuelle et littéraire, va s'engager, celle-là sans victimes, sur le sujet de celle qui en a fait 9 millions et va durer presque autant que l'autre, pendant trois ans. Un rescapé du 39ème R.I., Marcel Ricois, compagnon de tranchée et défenseur de Dorgelès, aura cette formule : *"11 ans après l'armistice, une offensive vient d'être déclenchée"*.

Les épithètes vont voler bas ; Jean Norton Cru se fera traiter de pion ce qui ne sera pas le pire, et le mot bêtise reviendra souvent sous la plume de ses détracteurs.

Ici il faut dire que les éditeurs à qui il avait présenté son œuvre avaient conscience de la tempête qu'elle pouvait déchaîner et avaient refusé de l'éditer. Pour la faire paraître, il dut le faire à compte d'auteur en y engageant son propre argent.

Cette polémique est intéressante à plus d'un titre, car elle permet de mettre à jour les erreurs des deux camps ; nous ne reviendrons pas sur celles des deux cent cinquante-deux auteurs, largement commentées par Jean Norton Cru et que nous avons déjà évoquées, mais sur celles de Cru, que le recul de quatre-vingt-dix années nous permet de mieux appréhender avec les nouveaux témoignages mis à jour.

Jean Norton Cru met en doute plusieurs faits que nous savons exacts maintenant, même s'ils n'ont eu lieu qu'une fois ou en petit nombre. Il aurait pu se prémunir de cela, en considérant la largeur du front qui s'étalait sur 600 km, des Vosges à la mer du Nord, et sur le fait que plusieurs batailles eurent lieu sur les mêmes théâtres d'opérations, pendant cinquante et un mois, ce qui en modifiait beaucoup la géographie et la perception des différents observateurs et témoins, dans le temps et avec des moyens différents. D'autre part la conviction du poilu a beaucoup évolué en fonction des événements en quatre ans de guerre, passant d'un extrême à l'autre, du nationalisme radical au bourrage de crâne, au refus d'attaquer et aux mutineries, pour en venir au culte de Pétain lequel avait amélioré considérablement l'ordinaire du soldat. Le plus cocasse des démentis de Jean Norton concerne la sueur des poilus, Cru arguant que cette sueur ne sentait pas mauvais, et démentant ainsi l'auteur qui l'affirmait ! On vous laisse juge : certains fantassins ont occupé des positions de première ligne pendant soixante-quatorze et cent jours, ayant juste de l'eau pour boire !

Nous avons la chance d'avoir le témoignage d'Albert Marquand (7) d'Aubenas qui, au front, a lu le livre d'Henri Barbusse *Le Feu*. Dans une lettre datée du 16 septembre 1917, Marquand écrit :

*"Hier soir j'en ai déjà dévoré 90 pages. Il est très "nature" surtout comme il (illisible), mais je crois que c'est un peu exagéré comme faits d'armes, tout au moins pour la guerre actuelle. Mais comme langage poilu, c'est on ne peut plus exact. Donc je vous remercie beaucoup, ce sera le sûr antidote du cafard"*.

Dans une autre lettre datée du 19 septembre 1917, voici le jugement du sergent Albert :

*"J'ai fini le bouquin de Barbusse qui est très bien. C'est très réaliste et très bien rendu. A mon avis c'est le seul bouquin qu'on ait fait de potable sur les Poilus, à part les réflexions de la fin qui sont fausses dans la bouche des hommes"*.

Ces commentaires faits par un soldat qui a presque trois ans de guerre et qui est au front depuis dix-huit mois sans interruption paraît très favorable au roman de Barbusse et pourtant la critique du roman par J.N. Cru, critique de huit pages, est d'une implacable démonstration des erreurs commises par l'auteur. Ce qui rend le roman crédible est le fait qu'il prend le contre-pied de tous les mensonges écrits par des journalistes de l'arrière, ce qui était appelé communément "le bourrage de crâne", et qui hérissait le poil des soldats.

Pour faire état de l'approbation des erreurs de Barbusse par les soldats, nous citerons la conclusion de Cru



*Albert Marquand*

---

7. Albert Marquand, frère aîné de Georges dont le stade d'Aubenas porte le nom, était le fils de libraires installés faubourg Gambetta. Soldat du 55ème et du 149ème R.I., il va écrire quatre cents lettres du front et soixante pendant la période de l'occupation à ses parents ; toutes parleront de la guerre. En 1919, Albert réussira le concours d'interprète et se retrouvera à Bresles après Norton Cru. Un livre est en préparation sur ce témoignage ardéchois de première importance.

sur la critique du *Feu* : “*Mais n’est-ce pas une approbation que les 350 mille exemplaires du Feu vendus en France, augmentés peut-être d’autant vendus en traduction étrangère ? Je sais trop bien quelles sont les raisons de ce succès pour que cela influence mon jugement. Un jour au front en 1917, je discutais des mérites du Feu avec un capitaine, officier de carrière, un vrai poilu et, comme tel, peu liseur et fervent admirateur de Barbusse. Je lui citai plusieurs des absurdités présentées ici. « Sans doute, dit-il, c’est inexact mais voilà assez longtemps que l’on bourre le crâne aux gens de l’arrière sur notre vie d’ici et Barbusse dit exactement le contraire de tous ces articles et récits qui nous donnent sur les nerfs ; ce n’est pas malheureux qu’on entende à la fin un autre son de cloche. » Je lui parlai d’autres livres de combattants déjà parus à cette époque, en choisissant les meilleurs, ceux de Genevois, Lintier, Roujon, Vassal, Galtier-Boissière. Il n’en connaissait aucun”.*



*Jean-Norton Cru au centre*

Pour appuyer l’idée de la conscience que les poilus avaient des inepties écrites sur la guerre nous citerons encore les propos d’Albert Marquand. Dans une lettre du 2 juin 1918, il écrit : “*J’ai lu dans la Revue un article pas mal tourné : L’aîné des combattants. Tout de même il contenait quelques erreurs. C’est toujours la même histoire, l’auteur a disserté à perte de vue sur des épisodes qu’on lui a racontés. Et tu sais, avec un tant soit peu d’imagination, on peut en écrire des situations imprévues !”.*

Jean Norton Cru ne connut pas le début de la guerre de l’année 1914, ni sa fin d’ailleurs, mis en 1917 sur la voie de garage qui le préservait de la mort. Promu professeur d’anglais à l’école des Interprètes de Bresles, cela le mettait hors-jeu pour faire l’analyse des combats du front de cette époque qui en 17 et 18 ne ressemblaient pas à ceux du début de la guerre. Nous avons le témoignage d’un élève de Bresles, celui encore de l’Albenassien Albert Marquand qui note : “*Je continue à travailler quelque peu, car en ce pays perdu, c’est encore une des plus saines distractions”.* Comment dans ce trou perdu l’analyste de la vérité pouvait-il connaître ce qui se passait au front ? Ou alors par les communiqués mensongers. Cela lui fut reproché avec justesse par ses contradicteurs dont les plus virulents furent Barbusse et Dorgelès. René Benjamin, Prix Goncourt, fit le mort, car le plus critiquable, et Adrien Bertrand, autre Goncourt “*éteint*” était mort des suites de ses blessures de guerre. Jolinon (8) présenta sa propre défense avec intelligence, démontrant que son censeur malgré sa méthode rationnelle ignorait une grande partie de sa genèse, ce qui la faisait mal appréhender.

Notre analyste laissa passer l’orage, faisant le gros dos, mais notant les contradictions de ces adversaires, surtout celles de Dorgelès soutenu par les rescapés de

son régiment, le 39e R.I., qui lui apportèrent un soutien argumenté, largement reproduit par les médias journalistiques de l’époque.

Le 15 février 1930, par le canal des *Nouvelles littéraires* qui avaient largement ouvert leurs pages aux polémistes, J.N. Cru présenta une habile défense en citant sa profession de foi sur la vérité historique. Les soixante-dix premières pages de son livre, dont nous n’avons pas encore parlé, étaient l’exemple de ce qu’il ne fallait pas faire en matière de témoignage. L’auteur y démontrait la fausseté, les mensonges écrits sur les guerres napoléoniennes, de Bonaparte et de Napoléon III, à travers les récits de Coignet et du général Marbot.

Il se servit ensuite des contradictions de Dorgelès, pour montrer que selon ses propres dires son œuvre était une pure œuvre de souvenirs et d’imagination. Il termina habilement sa défense en faisant des excuses à Barbusse, non sur le fond de sa critique, mais sur le fait qu’on ait abusivement exploité contre lui la seule critique de son livre, estimant que pour être juste, il fallait faire état de toutes les critiques des autres livres.

Beaucoup d’intellectuels participèrent à cette polémique, rangés dans l’un et l’autre camp et dans celui des lecteurs objectifs ; ceux-ci surent faire la part du travail et du mérite de Cru, sans ménager pour autant leur critique à son encontre.

Parmi eux figure le troisième Ardéchois cité dans cet article, Elie Reynier (9), professeur à l’E.N. de Privas, socialiste, syndicaliste, ancien combattant, antimilitariste puis pacifiste et antifasciste, qui est une figure du mouvement social ardéchois. En 1930, il a 55 ans et va publier en janvier 1930 un article ayant pour titre *Libres propos*, probablement dans la revue historique *Les Annales*, dont nous reproduisons ici, les pages 33 à 36 :

8. Joseph Jolinon est né à Charolles en Saône-et-Loire en 1886. Docteur en droit. Auteur de romans.

9. Elie Reynier (1875-1953) est né à Chalencon dans l’Ardèche dans une famille d’instituteurs protestants. Comme Cru, Reynier fera ses études au lycée de Tournon. Professeur à l’Ecole normale de Privas, pédagogue ouvert, il s’engagera dans le syndicalisme et le socialisme militant et sera président de la Ligue des Droits de l’Homme. Appelé lui aussi sous les drapeaux, il semble qu’il n’est pas connu le front et on ne connaît pas de courrier de guerre écrit de sa main.

Voir aussi les *Cahiers de Mémoire d’Ardèche et Temps Présent* n°61-1 et 61-2.

“Voici un dur iconoclaste : devant ce critique nul ne trouve grâce, s’il n’a dit, bien scrupuleusement, ce qu’il avait vu, de ses propres yeux, vu ce qu’il avait observé, tel qu’il l’avait observé, et sans modifier, après coup, ses impressions spontanées, au gré de son milieu retrouvé, de ses idées politiques ou sociales, de ses intérêts mondains ou commerciaux.

Observations rigoureusement sincères de guerre... Qui donc les a faites véritablement ?

Une foule d’écrivains, de littérateurs, ne comptent pas dans ce recensement critique ; même parmi les combattants (car il ne s’agit que de ceux-là) beaucoup n’ont pas été suffisamment de première zone au danger, pas suffisamment gens du commun et non gradés, pas suffisamment objectifs et indépendants de tout et de tous. Ainsi sont viciés profondément des ouvrages aussi retentissants que ceux de l’ignoble L. Dumur, que le *Gaspard* de R. Benjamin, que *Le Songe*, où un Montherlant n’exhale que son révoltant orgueil, que *La Guerre, Madame*, du trop précieux Géraldy et que ceux de Larguier, des Tharaud, de Mac-Orlan, d’Henry Malherbe, etc.

Bavards qui visaient à l’épique ou au spirituel, qui cherchaient des “mots” ou des phrases, qui rééditaient sans conscience toutes les légendes chères à l’arrière et bien traditionnelles. Témoignages nuls.

Mais ce qui ne va pas sans nous surprendre et qui exige à tout le moins une salubre révision même pour l’esprit le moins fossilisé, ce sont les jugements portés sur quelques livres que nous avons, à leur apparition, salués avec enthousiasme comme étant d’une vérité vengeresse, et que nous trouvons ici rabaissés au dernier rang pour leur manque de sincérité. Tels *Le Feu* et *Clarté - Le Valet de gloire*, de Jolinon - *L’Ouragan* de Florian-Parmentier, les récits médicaux de Duhamel, quelques autres encore. Cru cite dans ces livres, des erreurs évidentes et choquantes, des exagérations, des ignorances, des inventions “littéraires”, toutes fautes qui vicieraient ces témoignages.

Pourtant, nous ne nous retiendrons pas d’estimer sévères les jugements du critique. Nous avons trouvé dans *Le Feu*, dans *Le Valet de gloire*, dans *A l’Ouest...* une multitude de traits qui nous laissaient l’impression de la souffrance physique et morale réellement vécue, indépendamment même de la thèse qui s’appuyait sur ces faits, et qui est la nôtre. Mais l’examen impitoyable de Cru nous donne l’exemple saisissant d’une méthode rigoureuse à qui l’auteur se soumet sans réserve.

Cet examen, par contre, place au premier plan, parmi les témoignages essentiels, des auteurs, dont quelques-uns nous sont connus, sans avoir eu le succès qu’ils méritaient : Genevois, Werth, Lintier, Galtier-Boissière, Bernier, mais aussi beaucoup d’autres que pour mon compte j’ignorais... et quelques autres encore, voilà ceux dont M. Cru dit à la page 321 : “*Du jour où l’on se mettra d’accord sur les œuvres qui méritent d’être appelées les douze ou les vingt meilleurs livres de guerre, de ce jour-là et pas avant, la puissance de leur témoignage se fera sentir, et la vérité sur la guerre commencera à être plus forte que l’erreur*”.

Tel est l’objet de cet ouvrage monumental, où sont analysés, comparés, confrontés, 300 livres de guerre, analyse critique, précédée d’une introduction de 80 pages. Cet immense travail, qu’appuient de solides études préalables

sur la guerre, sa technique, et ses plus minutieux détails, apparaît comme l’un des plus sérieux “élagages” qui soient possibles. Etude préparatoire qui devra être faite en Allemagne, Italie, Russie, etc. ; faite aussi pour l’iconographie guerrière ; faite encore pour les guerres antérieures, dont elle déboulonnera les récits où les images légendaires des Marbot, des Coignet, des Raffet.

Restituer le vrai visage de la guerre, par l’étude de ceux qui en furent les véritables témoins : « *Si vis pacem, para...veritatem* » (10).

Voilà bien l’arroseur arrosé, et par un “pays” de surcroît, bien que ce critique compatriote affirme faire sien la thèse qui s’appuie sur ces faits. Soutien critique.

Pierre Broué, dans le n°61 des *Cahiers de Mémoire d’Ardèche et Temps Présent*, cite la phrase écrite publiquement cinq ans plus tard, le 19 février 1935, par Elie Reynier, ce qu’on peut considérer comme son autocritique sur ses illusions guerrières : “*Nous savons bien maintenant, si nous avons pu l’oublier stupidement (11) à cette époque, que la guerre ne tue pas la guerre et qu’au contraire, elle l’entretient, que chaque guerre peut en préparer de nouvelles*”.

Elie Reynier ayant été lui-même soldat en 14-18, comme nous aimerions connaître ses lettres de guerre.

Etonnante confrontation d’idées sur le sujet de la guerre, dont ils avaient connu les affres, entre ces deux professeurs ardéchois, nés à quatre ans d’intervalle dans l’Ardèche du Nord, tous deux de culture protestante, honnêtes, droits, ayant l’amour de la vérité et la même haine de la guerre.

Ils s’étaient rencontrés, lorsque Jean Norton Cru faisait ses études au lycée de Tournon et qu’Elie Reynier était professeur à Privas, autour de 1904. Rencontre intéressante et riche sans doute.

Comme nous le disions plus haut, il dut y avoir de la part des anciens combattants lecteurs de tous ces récits, une réaction contre le succès d’auteurs, romanciers surtout, qui se créaient une notoriété et des avantages financiers sur le dos d’une guerre qui leur avait été peu ou prou étrangère, ce qui en faisait en quelque sorte des profiteurs de guerre.

Pour étayer notre affirmation, nous prendrons pour exemple la pièce de théâtre écrite en 1925 par Marcel Pagnol, *Les marchands de gloire*, pièce satirique en cinq actes dans laquelle il fustige les gens qui s’approprient le souvenir des morts tombés au champ d’honneur afin de servir leurs ambitions. Le souvenir de Lili des Bellons (12), son compagnon de vacances à la Treille, tombé au champ d’honneur, n’est certainement pas étranger à cette œuvre.

Bizarrement cette pièce fut boudée en France, peut-être à cause des Prix Goncourt français qu’elle mettait en cause, mais elle intéressa l’Allemagne, l’Amérique, la Russie, et rapporta à son auteur une fortune de 20 000 F de l’époque.

Nous doutons que Jean Norton Cru ait retiré le même bénéfice de la publication de *Témoins*.

10. Paraphrase de “*Si tu veux la paix, prépare la guerre*”, ici “*Si tu veux la paix, prépare... la vérité*”.

11. Elie Reynier s’inclut-il dans le “nous” ? En tout cas cette phrase et tous les témoignages des jeunes pioupious prouvent que la majorité des poilus sont partis au front avec des convictions nationalistes et revanchardes, mais que seuls les rescapés ont pu faire acte de leur erreurs de jugement et des preuves du bourrage de crâne dont ils avaient été victimes.

12. Lili des Bellons, de son vrai nom Baptiste, Joseph, David Magnan, né le 18 avril 1898 à Allauch (Bouches-du-Rhône), soldat du 43ème Régiment d’Infanterie coloniale, mort pour la France le 23 juillet 1918 à Vrigny (Marne).

Ce monumental ouvrage qui avait donc sa raison d'être, écrit par un Ardéchois, critiqué par un autre Ardéchois, concernait-il de près ou de loin l'Ardèche dans l'historique des événements de guerre, vécus par les poilus ardéchois ?

Parmi les deux cent cinquante-deux auteurs recensés par Cru, il n'y a aucun Ardéchois, alors que l'on trouve trois ou quatre auteurs gardois, mais par ailleurs il y a des auteurs qui citent les régiments de la région : 61ème R.I. de Privas, 55ème R.I. de Pont-Saint-Esprit, 40ème R.I. de Nîmes, et leurs réserves, 261ème, 255ème, 240ème, ainsi que les bataillons de chasseurs 6ème, 24ème, 27ème, et leurs réserves, 46ème, 64ème, 67ème, sans oublier l'infanterie coloniale des 4ème et 8ème R.I.C., ainsi que les régiments d'artillerie, toutes unités qui comprenaient beaucoup d'Ardéchois.

Les livres de ces auteurs sont donc très intéressants lorsqu'ils sont sincères, pour compléter l'historique officiel qui est quelquefois épique.

Nous avons donc relevé, les principaux titres et le nom des auteurs qui citent ces unités.

*Avec les Alpains* de l'abbé Vuillermet, classé IV (médiocre) par J.N. Cru, 66ème D.I., 7ème Groupe de chasseurs : 6ème, 7ème, 46ème, 28ème, 67ème, 68ème, 5ème, 24ème, 64ème B.C.A. et B.C.P.

*Ceux qui combattent et ceux qui meurent* du médecin Dide, classé III (assez bon), 2ème Brigade de chasseurs (11ème, 12ème, 51ème, 54ème B.C.A.), 4ème Brigade de chasseurs (6ème, 23ème, 24ème B.C.A. + 9ème, 15ème, 21ème, 49ème R.A.C.).

*Carnet de route d'un officier d'Alpins* de Georges Bertrand, classé IV (médiocre), 6ème B.C.A.

*Les cigales dans la mêlée* de Charles Terrin, classé IV (médiocre), 150ème Brigade (255ème R.I., 261ème R.I., 44ème R.I.C.). Ce récit raconte les premiers jours de la guerre du 27 juillet au 8 septembre 1914.

*Nous soldats* de Jean Tournassus, classé IV (médiocre), 261ème R.I.

*Trois ans de guerre* de Edmond Genty, classé II (bon), 251ème Brigade (55ème R.I., 112ème R.I.), 252ème Brigade (173ème R.I., 255ème R.I.).

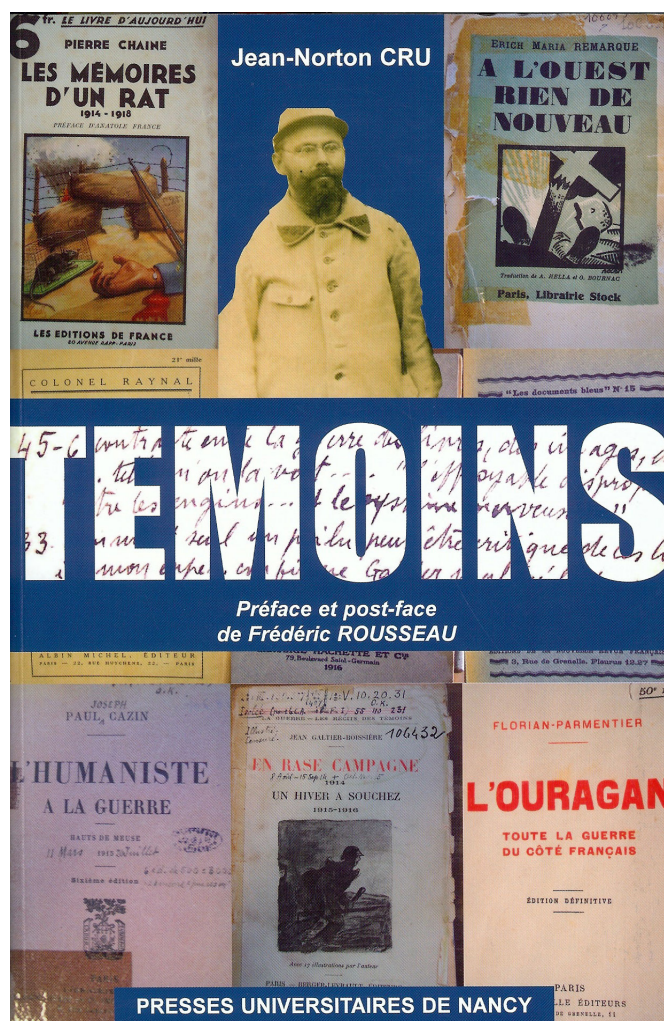
*Lettres de guerre* de Pierre-Maurice Masson, classé II (bon), 261ème R.I.

*Quelques images de la guerre* de Ernest-Marie Herscher, classé III (assez bon), 127ème et 128ème Brigades (261ème R.I., 275ème R.I., 252ème R.I.).

*La Marsouille* de Paul Fiolle, classé III (assez bon), 4ème R.I.C., 8ème R.I.C.

On voit que ces ouvrages se situent dans la bonne moyenne du classement de J.N. Cru.

A titre strictement personnel l'ouvrage de J.N. Cru nous a donné l'irrésistible envie de lire une grande partie de ces livres, et pas seulement ceux qui ont un rapport avec l'Ardèche ; mais malheureusement il n'y a pas eu beaucoup de rééditions et les originaux ont été collectés



par des collectionneurs et des spécialistes de la Guerre de 14-18. Nous connaissons des bibliothèques privées de plus de cinquante ouvrages parmi les trois cents de la collection du professeur Cru.

Aujourd'hui tout le monde s'accorde à reconnaître la valeur du travail de Cru et *Témoins* est en quelque sorte devenu la Bible de la Guerre de 1914-1918. On peut même penser que cette critique, ce tamisage aurait dû se continuer avec les ouvrages parus après 1929, postérieurement à l'ouvrage initial, tel que le suggérait Elie Reynier pour les publications étrangères.